

## POSTFACE

Nous sommes définitivement entrés dans une ère de la connaissance dans laquelle aucun individu, si génial et cultivé soit-il, ne pourra tout connaître ni tout comprendre. Le fait n'est pas vraiment nouveau, mais les conséquences inéluctables ont tardé à venir. En particulier dans le domaine de l'enseignement, qui est le thème principal de ce livre.

Il y a longtemps que les humanistes proclament qu'il n'y aura plus de Pic de la Mirandole (1463-1494), capable de faire le tour des connaissances de son époque. Mais la Chrétienté s'est longtemps rassurée en se disant que Dieu savait tout et les plus inspirés de ses prêtres se faisaient forts de déchiffrer le plus important, le "dessein de Dieu". Puis sont venues les Lumières, la Révolution française et le Premier Empire. Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, tandis que Napoléon jetait les bases du Lycée-caserne, un Pierre Simon (1749-1827), marquis de Laplace, ne prétendait plus tout connaître. Mais il pensait que c'était encore à la portée d'un démon. Lorsque l'Empereur, paraphrasant d'avance Jacques Chancel, lui demandait "Et Dieu, dans tout ça ?", le marquis répondait tranquillement qu'il pouvait se passer de cette hypothèse. Durant ce même siècle, Jules François Camille Ferry (1832-1893), ministre de l'Instruction publique (1879-1880) puis Président du Conseil (1880-1881), instaure en France l'Ecole laïque, gratuite et obligatoire. Cette époque, qui est aussi celle de la constitution du bref Empire colonial français, n'est pas vraiment celle du doute. « Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai ! Il faut dire ouvertement qu'en effet, les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures... Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. (Jules Ferry, débat à l'Assemblée Nationale, juillet 1885) ». La certitude républicaine avait remplacé la certitude divine. L'Ecole française est fille du Lycée-caserne et de cette conviction grandiloquente. Mais, par chance, le règne de cette conviction devait être éphémère.

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les recherches de Gottlob Frege (1848-1925) et de Giuseppe Peano, sur les fondements de la Mathématique, provoquent la crise des fondements ... des Mathématiques, définitivement plurielles. Le tournant du siècle est une succession de chocs théoriques. Le grand Poincaré voit jaillir l'instabilité chaotique, dans le problème astronomique des Trois Corps. Max Planck découvre les Quanta. Heisenberg formule les relations d'indétermination. Einstein élabore la théorie de la Relativité. Au XX<sup>ème</sup> siècle, Kurt Gödel (1906-1978) apporte une nouvelle raison de douter. Certes, en 1929, il établit la complétude du calcul des prédicats. Mais, en 1930, il publie le premier théorème d'incomplétude. Le second théorème vient en 1931.

Pour qui n'est pas indifférent à cette histoire des idées, nous sommes passés, certes très lentement, d'un âge de la totalité à un âge de la globalité. Les notions de totalité et de globalité cherchent, l'une et l'autre, à faire référence à l'Univers ; mais le concept de globalité ne prétend plus se présenter comme un Tout, encore moins comme une "Somme théologique" (Thomas d'Aquin, 1224-1274). Conscient de cette faillite de la totalité et perplexe devant des institutions (Etat, Ecole, Entreprise, Eglise) qui semblaient l'ignorer "totalement", j'ai créé le Réseau d'Activités à Distance, en 1996. Au cours d'un certain nombre de textes, publiés sur Internet et dont le fil conducteur était le personnage littéraire de Robinson Crusoé, j'ai cherché à définir ce que pouvait être une "ouverture à la globalité".

Au début du XXI<sup>ème</sup> siècle, il y a du nouveau dans ce domaine. Grâce à l'Internet, le World Wide Web (ou la Toile mondiale) est en passe de devenir le réceptacle dynamique des connaissances humaines. Ce qui ne peut être pensé, sous forme de connaissance, dans un seul cerveau humain peut être décrit, en tant qu'informations, dans une multitude de documents, gérés par des ordinateurs. Internet n'est pas le thème de cet ouvrage, mais il y est question de réseaux. Et le style de l'écriture n'est pas sans lien avec une pratique quotidienne de l'hypertexte.

Il me semble que le XX<sup>ème</sup> siècle n'a pas suffi pour réaliser le passage de la totalité à la globalité. Nous vivons encore dans un monde qui semble ignorer ses propres découvertes. On pourrait présenter de la manière suivante cette utile distinction entre la totalité et la globalité :

- La totalité correspond à l'intention et à l'illusion de fonder les discours scientifiques et politiques sur des systèmes d'axiomes qui seraient capables, de déduction en démonstration, de rendre compte de la totalité du réel. C'est ainsi que se sont constituées les diverses disciplines scientifiques, chacune étant jalouse de son objet et de sa méthode. Tel était le projet du mathématicien David Hilbert (1862-1943), au moins pour les Mathématiques. Je parle d'illusion parce que les théorèmes de Kurt Gödel montrent que c'est impossible, même au sein de la seule Arithmétique. La théorie des ensembles ne peut pas produire les nombres abstraits, sans tenir compte des représentations successives que les hommes se sont fait de ces nombres. Y compris au sein de la mythologie grecque, quand Un (Chaos) devient Deux (Ouranos et Gaïa) et que ces deux produisent le Troisième (Kronos) puis la série des Titanides. Voilà à quelles Idées anciennes se rattachent nos nombres. Sans parler des chiffres, dits arabes parce que venus de l'Inde. Si la Science connaît d'indéniables ruptures ou coupures épistémologiques, aucun état momentané de la Science n'est capable de se porter lui-même sur les fonts baptismaux. C'est pourquoi un certain nombre de scientifiques plaident pour un véritable enseignement de l'Histoire des Sciences. En France, le philosophe Michel Serres a contribué à cet effort. A leurs manières, Michel Foucault ("L'Archéologie du Savoir", 1969) et Jacques Derrida (la "Déconstruction") ont participé au même mouvement.

- La globalité correspond à la reconnaissance du réel, déjà-là, sans la prétention de le fonder, mais avec l'espoir de le connaître le mieux possible, ne serait-ce que pour ne pas détruire les conditions mêmes de notre existence. Bernard d'Espagnat parle d'une réalité indépendante et d'un réel voilé. Ce point de vue est compatible avec le projet d'un développement durable de l'humanité. Si la connaissance ne peut s'appuyer sur des fondations, nous devons reconnaître sa relativité. Elle ne sera jamais autre chose qu'un ensemble de liens, souvent métaphoriques, tirés entre des connaissances partielles. A l'image de l'immeuble totalitaire posé sur ses fondations imaginaires, nous substituons celle du réseau de relations, dans une multitudes de directions, toujours bifurquantes et foisonnantes, sans que jamais puisse s'envisager la clôture de ce qui serait un Tout ou une totalité. Dans cette perspective, l'histoire des connaissances successives (la diachronie) n'est pas séparable de la présentation abstraite, logique et cohérente des connaissances du moment (une synchronie). Synthèse momentanée, qui laissera la place à d'autres, comme le système d'Albert Einstein a remplacé celui d'Isaac Newton. Ce qu'il importe ici de voir, c'est que la connaissance n'a d'existence qu'en réseau. Et c'est dans ce nouveau paradigme que se situe le travail de Josiane Blanc.

Je disais que l'enseignement est le thème principal de ce livre. Sa critique de l'Ecole s'adresse à une vision totalitaire de celle-ci, datant de Napoléon et de Laplace. Mais l'expérience personnelle que l'auteur raconte et sur laquelle s'appuie son argumentation, témoigne d'une autre vision de la formation. Cette vision, que je qualifie de globale, est présente à la fois à l'Ecole primaire et dans certaines marges de l'Université. C'est dans ces marges que se développe la notion de réseau et d'expérience personnelle. Une grande partie de la réflexion de Josiane Blanc a eu pour cadre le "Mouvement des Réseaux d'Échanges Réciproques de Savoirs". C'est là qu'elle a préparé et réussi un DURF (Diplôme Universitaire de Responsable de Formation) auprès du Service Universitaire de Formation Continue de l'université de Tours. Les Universités proposant un DURF constituent d'ailleurs le "Réseau National des Universités Préparant aux Métiers de la Formation". C'est dans ce réseau qu'elle a obtenu son Mémoire de Maîtrise en sciences de l'éducation (juin 2001, université de Tours). Elle a participé au livre collectif que Claire Héber-Suffrin (du MRERS) a coordonné "Quand l'université et la formation réciproque se croisent, histoires individuelles et histoire collective de formation" (L'Harmattan, 2004) qui décrit le contexte, assez formidable, d'un beau succès (15 réussites pour 15 candidats).

Je ne suis pas en mesure de raconter l'histoire de cette mouvance, mais ce que je nomme globalité se trouve dans le sillage de trois initiatives ou innovations relativement récentes :

- Henri Desroche (1914-1994), professeur à l'EHESS, fondateur des Collèges Coopératifs, est le premier à avoir fait reconnaître comme un diplôme universitaire un travail de réflexion d'une personne sur sa propre expérience individuelle. Ce que Desroche nommait une "problématique de recherche-action" vise la reconnaissance, la validation et la valorisation des "acquis expérientiels des adultes".

Mon intervention ponctuelle à l'Université Coopérative Sans Distance du Roannais, animée par Gilles Chabré, a joué un rôle important dans ma décision de créer le "Réseau d'Activités à Distance".

- Le Mouvement des Réseaux d'Échanges Réciproques de Savoirs, avec Claire Héber-Suffrin, dont il est question dans ce livre.

- "Les Arbres de Connaissances" de Pierre Lévy et Michel Authier, fondateurs de la société Trivium et du logiciel Ginco.

A mes yeux, dans cette mouvance, qui est beaucoup plus vaste, les notions de partage et de mise en réseau des expériences personnelles témoignent de ce que je nomme une "ouverture à la globalité". Et l'ouvrage de Josiane Blanc est révélateur de l'émergence d'attitudes nouvelles, en France, même si elles ne se traduisent ni en termes politiques nouveaux ni en statistiques économiques triomphales. En particulier, les citations qui émaillent son écriture sont les traces de véritables rencontres, avec des auteurs actuels ou passés. L'ouverture à la globalité consiste à ne pas nier ni effacer ces traces, mais à les rendre vivantes.

C'est le 19 août 2003, à la réception d'un fax, que j'ai fait la connaissance de Josiane Blanc. Elle était dans la période suivant la rédaction de son Mémoire et précédant sa participation à l'ouvrage collectif. La lecture de mes documents consacrés à "Robinson Crusoé" l'avait incitée à échanger nos idées sur l'expérience qu'elle nomme "hiatus" et qui se trouve au cœur de son évolution. Le rapprochement était évident avec le choc que le naufrage avait représenté pour le héros de Daniel Defoe. Je comparais ce choc avec celui des chômeurs avec lesquels le Réseau d'Activités à Distance me mettait en relation. Le thème du hiatus a été la base de notre relation épistolaire et de nos échanges d'informations. Peu à peu, le hiatus est devenu un thème majeur, justifiant l'écriture de l'ouvrage que vous avez entre les mains. Ce délai d'accommodation et d'assimilation constitue ce que Gabrielle Roy (1909-1983) nomme "avoir accès à ce que l'on possède intérieurement", dans "La détresse et l'enchantement" (posthume, 1984).

Hubert Houdoy  
Réseau d'Activités à Distance  
Le 22 Novembre 2006